

Corrigé de commentaire

Avertissement : les indications de lignes varient selon le document distribué à chaque classe.

[Introduction]

La période entre 1830 et 1848, souvent nommée Monarchie de Juillet (nom donné au régime politique instauré le 9 août 1830 après les émeutes dites des « Trois Glorieuses ») est le cadre du roman de Balzac *La Cousine Bette* (1846-1847).

Si le roman ne dissimule pas sa visée satirique, cet incipit tient des registres humoristique et épictique, tout en se rattachant volontiers au mouvement littéraire réaliste et en proposant au lecteur une mystérieuse entrée dans le récit, *in medias res*. *La Cousine Bette* renseigne en effet sur les mœurs bourgeoises de la Monarchie de Juillet, notamment sur les scènes de la vie parisienne.

Explorons par conséquent la dimension satirique de l'extrait à travers le portrait péjoratif d'un personnage de premier plan, capitaine de la Garde nationale, personnage typique de la Monarchie de Juillet et de la vie parisienne de cette époque.

[I- Un portrait péjoratif]

Le portrait est brossé d'un point de vue externe, puisqu'il s'agit d'un incipit de roman réaliste, puis l'omniscience gagne du terrain, si bien qu'à la fin de l'extrait le lecteur connaît l'appartenance sociale du personnage, à

défaut de savoir son histoire. Dans ce roman le narrateur construit d'abord le portrait humoristique d'un bourgeois qui exhibe sa réussite matérielle dans les opulentes rues de l'actuel 7^e arrondissement, bordées par de nombreux hôtels particuliers datant de l'Ancien Régime.

La description débute par des allusions à sa silhouette (voir le groupe nominal expansé à connotation péjorative « un gros homme de taille moyenne », lignes 3-4), mise en relief par l'allitération en [o]. Nous avons donc affaire à un individu qui n'éprouve pas de difficulté à se nourrir ; le terme « richesse » (l. 14) confirme plus loin cette interprétation. De même, les adverbes et adjectifs qualificatifs concourent à souligner l'embonpoint - inattendu chez un militaire de la Garde nationale ; nous les repérons dans les expressions « sa figure passablement joufflue » (l. 13), « franche lourdeur » (l. 28) et « démarche pesante » (l. 33). Notons que ces constructions enrichies participent à la fois des passages constitutifs du portrait singulier du capitaine et des commentaires au présent de vérité générale (« qui se croient infiniment mieux », l. 7) qui affectent l'ensemble des catégories sociales.

En outre, le narrateur apporte des informations sur les habits en créant une opposition entre les mots « uniforme » d'une part, associé au prestige, et « bonnet à poil » et « harnais militaire » (l. 10), expressions simples, réductrices et métonymiques qui renforcent l'aspect humoristique de l'allure décrite. De plus le narrateur feint de trouver esthétique la figure de l'individu à travers l'antiphrase « resplendir son teint rougeaud » (l. 13). La disgrâce physique est en outre associée au ridicule des accessoires et de la posture adoptée : le narrateur se moque de son allure générale en usant de

la métaphore antipatriotique « à la prussienne » et de l'adverbe « crânement » (ligne 17). Nous remarquons que l'allitération en [r] produit un effet d'insistance dans le troisième paragraphe, ronflant, tout entier consacré à la description de la « physionomie » du bourgeois.

Généralement les termes utilisés pour décrire ce bourgeois exhibant son uniforme sont ironiques et donnent l'impression d'un personnage naturellement laid et qui a une haute opinion de lui-même et de sa position dans la société : le champ lexical de la vanité abonde (« contentement de lui-même » ; « campé fièrement » ; « gens décorés ») et complète le jugement du narrateur qui raille les espoirs charnels du bourgeois (« qui se croient infiniment mieux » ; « qui supposent »). Le narrateur se fait un plaisir de décrire la réalité telle qu'elle est, dans toute sa médiocrité et sa noirceur amplifiées par plusieurs figures de style qui signent la visée satirique et humoristique. Outre les deux précédentes antiphrases, remarquons la périphrase ironique « une de ces voitures nouvellement mises en circulation et nommées *milords* » et l'oxymore finale « beaux yeux absents », qui souligne l'inanité de ses espoirs de séduction. Car le prestige et la richesse apparente sont censés avoir un effet d'attraction sur les femmes « favorablement impressionnées ». Mais le narrateur suggère dans l'esprit du bourgeois un regard négatif sur les femmes, une opinion sévère sur leurs sentiments et leurs capacités de discernement (« des goûts assez dépravés » ; « pour imaginer »). Tout ceci dans le but de décrire un personnage et une catégorie sociale à son image, immoraux et concupiscent (idée contenue dans l'exclamative « Elle est à moi ! » de la ligne 34).

Ce personnage boursoufflé de vanité, ce que dénote même son patronyme, « Crevel », est traité par la narration comme un type romanesque : Balzac choisit en effet de considérer ses personnages comme des êtres sociaux. Dans sa somme romanesque, les personnages doivent appartenir à une catégorie sociale précise, de telle sorte que le narrateur s'évertue le plus souvent à décrire des personnages certes de fiction, mais en choisissant de les présenter en fonction de leur situation dans le monde.

[II- Création d'un type romanesque]

Cela suppose une focalisation qui tend à l'omniscience et à la subjectivité. Considérons le motif du véhicule : ces « voitures nouvellement mises en circulation » (l. 1-2) font offense à l'esthétique des rues de Paris ; elles contrastent, imprimées sur un décor historiquement aristocratique et, aux yeux du narrateur, leur extravagance est à l'image des brutales modifications architecturales et des choix vestimentaires du personnage (« une grande maison nouvellement bâtie » ; « on avait respecté » ; « diminuée de moitié » ; « son gant jaune » ; « vêtus de bleu » : lignes 22-25 et 28-33).

En effet, le narrateur décrit le capitaine en le plaçant dans un cadre parisien, celui des riches bourgeois des années 1830 qui occupent les lieux qui jadis leur étaient fermés (« places de Paris », « rue de l'Université »). La classe bourgeoise est donc représentée d'emblée par un symbole de richesse, un « milord », « nouvellement mis[] en circulation », représentatif de cette catégorie sociale qui s'est rapidement enrichie après l'accession au pouvoir de Louis-Philippe. Les pluriels sont fréquents dans l'extrait et servent

à généraliser le propos du narrateur (« une de ces voitures » ; ces Parisiens » ; « chez les femmes » ; « des boutiquiers retirés » ; « un des élus de Paris » ; « d'agréables sourires ») : on note que la plupart de ces marques servent à situer l'individu dans une catégorie sociale. Du reste cet homme n'a pas encore de nom : ce qui importe pour le moment, c'est de montrer qu'il compte parmi d'autres personnages de la bourgeoisie parvenue au confort matériel et au sentiment de satisfaction (« un contentement de lui-même », l. 12). Aux yeux du narrateur, cette élite parisienne « si spirituel[le] » n'a que le mérite d'avoir amassé une « richesse acquise dans le commerce ».

Quant à son appartenance à la plus importante force de maintien de l'ordre de Paris –milice de 60000 hommes composée en grande partie de bourgeois– elle est réduite à l'exhibition d'accessoires. « En uniforme », arborant sa « légion d'honneur », «cet homme décoré » incarne à la fois la richesse fraîchement acquise et le prestige facilement gagné par les parvenus du régime (« boutiquier » désigne souvent péjorativement un *esprit* étroitement mercantile). Dans une visée satirique, le narrateur s'assure la complicité des lecteurs en utilisant le pronom indéfini « on » (l. 15), l'impératif présent (« croyez ») et l'auxiliaire modalisateur « ne manquait pas » : aucun doute là-dessus, dit Balzac au lecteur, il s'agit là d'un de ces individus si représentatifs des années 1830, si caricaturaux quand ils s'affichent sous leurs habits de respectabilité et l'« auréole » de leurs splendeurs matérielles.

Par conséquent le capitaine entretient un singulier rapport avec les autres personnages. Ce gradé cherche à marquer la distance entre son statut social et celui des domestiques. On observe cette théâtralisation du mépris

social lors de ses interactions avec les employés de l'hôtel. Il « accept[e] » d'abord avec une certaine ostentation les services du cocher (l. 26-27), puis ne tient pas compte de la présence du « concierge » (l. 30). La négation et l'article défini sont des marqueurs importants dans ce dernier paragraphe : dans les expressions « la franche lourdeur », « toute l'indiscrétion », « sans rien demander », « ils n'arrêtent point », « les portiers » et « les gens décorés », le lecteur peut lire la frontière infranchissable qui sépare deux mondes sociaux, celui des domestiques et celui « les riches » (l. 34).

[Conclusion]

Les éléments commentés nous ont permis d'apprécier en quoi, dans cet incipit, ce portrait péjoratif participe d'une véritable personnification de la richesse et de la satirique des appétits et des vanités. Les dirigeants de l'époque, en premier lieu Louis-Philippe et son ministre Guizot (auteur de la formule "Enrichissez-vous", par laquelle il invitait les mécontents à rejoindre les rangs de la bourgeoisie, et donc des électeurs) donnent la priorité absolue au progrès économique, au souci de la prospérité, dans une société solidement encadrée par le suffrage censitaire des notables.

À la fin de l'extrait, l'identité du personnage, à peine esquissée, s'efface quelque peu derrière la catégorie qu'il représente. Tout en suivant le fil d'une narration romanesque, le narrateur dénonce avec virulence la société du roman, dominée par l'argent. Le lecteur s'attend, dans la suite du récit, à d'autres portraits savoureux, où la satire le dispute à la caricature.